bles, cette histoire extraordinaire était vraie de point en point.

Le soir, au souper, dans la petite ville de Witton, on jasa autant que dans le gigantesque Londres. L'opinion s'était déjà formée. Il était évident que l'apostat avait fui sur le continent afin de prendre passage au plus tôt pour les Etats-Unis. Personne ne le défendait ni ne l'excusait. On n'accordait, non plus, aucune sympathie à M. Courtney : l'un et l'autre avait son dû. Toute la question était de savoir ce qui adviendrait des propriétés de Poindexter. Elles devaient, selon plusieurs esprits graves, revenir à mademoiselle Edith Saltine ; mais cette justice distributive n'est admise que dans les romans.

Au milieu de tout ce bruit, Edith restait confinée avec son père malade. Elle avait été la dernière à voir Poindexter, mais n'en souffla mot. Seule, elle refusait de croire à sa fuite ; seule, elle demeurait convaincue que s'il était mort, c'est qu'il s'était suicidé. Son adieu, son geste désespéré ne lui laissait aucun doute à cet égard. D'ailleurs, s'il était encore vivant, il serait revenu.

Réfléchissant au passé si paisible, si plein de promesses, voyant le présent si agité, découvrant l'avenir si sombre, Edith pouvait encore cacher ses larmes, mais la solitude de sa chambre lui parut bientôt d'un poids insupportable. Il lui fallait sortir et revoir les sentiers chéris de ses anciennes promenades.

Elle mit un voile épais et, s'écartant le plus possible des rues passantes, elle gagna les bosquets d'alentour. Un peu fatiguée par sa marche rapide, elle alla s'asseoir à quelques pas de la route sur une large pierre où plus